

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DE PARIS

TOME CENT-NEUF

(2014)

FASCICULE 2



PEETERS
PARIS – LOUVAIN
2014

Un dernier point sur la ponctuation : le texte manque singulièrement de virgules, en particulier après les articulations de discours, et avant *mais* et *car*.

Toutes ces remarques ne sont que peu de choses par rapport à la grande qualité du livre qui peut être conseillé à tous.

Jack FEUILLET

3. Valelia MUNI TOKE. — *La grammaire nationale selon Damourette et Pichon 1911-1939*, Lyon, ENS Éditions, 2013, 345 p.

Préfacé par Michel Arrivé qui a dirigé la thèse dont est issu l'ouvrage, ce livre fait retour sur l'une des entreprises les plus singulières de la linguistique française de la première moitié du xx^e siècle. Consignées dans les huit volumes (dont un de « compléments ») *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française* et publiées par d'Artrey entre 1930 et 1950, ces quatre mille cinq cents pages sont mieux connues aujourd'hui par ouï-dire pour leur terminologie ébouriffante et la personnalité de Pichon que pour l'usage qui en est fait dans la réflexion linguistique.

V. Muni Toke fonde son étude sur une hypothèse : que les opinions réactionnaires et antisémites de Pichon, par ailleurs l'un des introducteurs du freudisme en France, ont marqué de leur empreinte les considérations érudites qu'on découvre au fil de la lecture. La matière est divisée en trois chapitres.

Le premier, « Questions de méthode : la réflexion linguistique de Damourette et Pichon » met l'accent sur les partages tracés par les deux auteurs qui situent leur entreprise en dehors de la philologie, de la grammaire comparée et de la grammaire scolaire. Ils se séparent de la grammaire générale et raisonnée des Lumières en soutenant que « chaque idiome, répétons-le, doit être considéré comme un système de pensée. Chaque idiome, disons-nous. Et voilà un point capital (...) », renonçant à l'universalisme du xviii^e siècle. Ils se démarquent également de la grammaire historique en ce qu'ils privilégient une approche synchronique et surtout parce qu'ils mettent au premier plan la langue parlée, bien qu'ils aient moins souci du son que du sens, ce qu'ils dénomment les *taxièmes*, les « idées essentielles à la construction du discours » et les *sémièmes*, les « idées qui, dans une langue donnée, n'ont pas été choisies comme taxièmes ». S'ils rendent hommage à Saussure, ils en récuse l'orientation durkheimienne au profit d'une approche psychologique, inspirée entre autres par la psychanalyse et une *Volkspsychologie* qui n'est jamais déclarée comme telle, une allégeance à la science allemande répugnant aux auteurs.

À cette époque, une vive discussion a mis en présence linguistes (F. Brunot) et psychologues (H. Delacroix) sur la nature des relations entre langage et

pensée. Les prémisses de Damourette et Pichon s'ancrent dans l'endophasie et s'inspirent du schéma localisationniste élaboré par J.-M. Charcot avant de rejoindre les propositions contemporaines de Pierre Janet qui se trouve être le beau-père d'Édouard Pichon. Dans cette perspective, celui-ci a sollicité une douzaine de ses confrères (dont André Martinet) pour cosigner une adresse au onzième congrès international de psychologie qui se tenait à Paris en 1937. Un dossier sur cette initiative figure en annexe, reproduisant, avec des commentaires appropriés, l'échange de correspondance entre L. Tesnière (un autre des signataires) et Pichon — cf. *infra*.

V. Muni Toke complète les lectures de l'*Essai de grammaire* par l'exposé des divergences avec des grammaires qui se sont revendiquées d'une orientation psychologique, celles de Georges Galichet (1947) et de Gustave Guillaume. Sont rappelées les explications que donnent Damourette et Pichon à la valeur contrastive qu'il faut attribuer à la phrase « Un soldat français sait résister à la fatigue » par opposition à « Le soldat français sait résister à la fatigue » et quelques autres du même genre qui seront souvent reprises, isolées de l'ensemble du système théorique, pour la minutie et la finesse de l'analyse, au demeurant plus attentive à des nuances qu'à des emplois concrets.

Par référence à la valeur heuristique du lapsus en psychanalyse, Pichon s'est attaché à justifier le recours aux formes d'expression erratiques ou fautives pour découvrir les mécanismes de la langue. À juste titre, V. Muni Toke souligne que, au terme de cette démarche, l'exemple n'est plus retenu à titre d'illustration d'une règle mais comme l'attestation d'un emploi possible, une production qui révèle le fonctionnement des mécanismes de la langue.

Un développement particulier est consacré à la psychanalyse et à la conception quelquefois singulière qu'en a eue Pichon en mobilisant de nombreuses références qui éclairent d'un autre jour les propositions de la grammaire sans s'y retrouver littéralement. Pichon, pour des raisons familiales et des motifs thérapeutiques, s'est refusé à trancher entre la doctrine de Janet et celle de Freud à qui il s'oppose en particulier sur sa critique de la religion. Une fois encore, la pluralité des acceptions du terme *inconscient* permet à moindre frais une synthèse, *verbi gratia* : « (...) le principal travail du grammairien est d'amener à la conscience les notions directrices d'après lesquelles une nation ordonne et règle inconsciemment sa pensée » comme il est annoncé dès les premières pages de l'*Essai*. Parallèlement, les auteurs n'omettent pas de marquer la place qu'ils entendent réserver à la diachronie et au social, opposant en particulier « parlure bourgeoise » et « parlure vulgaire ».

D'un intérêt tout particulier sont les pages consacrées à la prolifération métalinguistique des auteurs (p. 92-103) dont on donnera pour exemple cet extrait :

L'épirrhème constitué par un substantif nominal seul sans aucune espèce d'article n'est affonctiveux que parce que le substantif non assis est en quelque sorte absorbé par son adjectif épidecte dont il peut être considéré comme catadmète : (...) Linge entièrement *cousu main*. (cité p. 95)

Cette nomenclature, à tous égards décourageante, est analysée minutieusement et fait l'objet d'un classement en fonction des procédés utilisés dont certains ne sont pas sans rappeler le travail accompli par le logicien L. Couturat pour la fabrication de l'ido effectuée à partir d'une révision de l'esperanto.

Ce qui se dessine s'apparente à une construction qui se déduit d'une conception du langage et qui en distribue les éléments dans des catégories a priori. Le chapitre se poursuit avec les arguments développés à l'encontre des hypothèses de Brunot (les relations de Damourette et Pichon avec les professeurs de la Sorbonne étaient difficiles) et, après un détour par le freudisme, la reconstitution d'un parcours qui, dans la langue, tente de retrouver les qualités mentales nationales, réconciliant une interprétation du freudisme avec une orientation maurrassienne, une conjonction tangente aux considérations avancées sur l'inconscient collectif que C. G. Jung soutenait à la même époque.

Le chapitre 2, « Le locuteur : du sujet du roi au sujet de l'énonciation », s'ouvre par l'hommage rendu aux auteurs en tant qu'ils ont fait œuvre de néologie :

Damourette et Pichon sont, vraisemblablement autour de 1911 si on part de la date de début de rédaction de l'*Essai de grammaire de la langue française*, les inventeurs du terme *locuteur*. (p. 119).

Le locuteur use d'une langue que Damourette et Pichon insistent pour qualifier de « nationale » plutôt que de « maternelle », en appelant à sa défense face au contact, la langue étant la traduction de civilisations déclarées inégales. Dans le même temps, Pichon s'attachait à restituer en français la terminologie freudienne (nous lui sommes redevables de la traduction de *das Es* par « ça ») bien que la plupart de ses suggestions n'aient pas été retenues (il proposait de proscrire « libido », trop proche de « libidineux »). Ce souci traduisait une volonté de contrer les influences étrangères et la dénonciation des « psychanalystes suisses ou slaves » (p. 134) qui s'étaient chargés des premières traductions rejoint le refus de l'étranger.

Ce débat est éclairé par la discussion avec L. Spitzer sur la traduction des toponymes étrangers sous forme de contributions parues dans *Le Français moderne* en 1937-1938. En intitulant cette section « nationalisme » vs « cosmopolitisme » et en faisant de Spitzer le représentant d'une école de linguistique allemande plus ouverte à l'international, V. Muni Toke pourrait rappeler que cette épithète de « cosmopolite » a servi de stigmatisation pour incriminer les juifs qui, comme Spitzer lui-même, se sont vus contraints à l'exil en sorte que le débat trouve un écho autrement plus grave qu'une différence de conception toute théorique, ce qui donne sa véritable portée à l'article paru dans le *BSL* en 1939, « Note sur la prononciation des noms propres » que, non sans à propos, Spitzer dédie à feu A. Meillet.

En partant des travaux de Pichon sur le bégaiement (en collaboration avec S. Borel-Maisonny) et en mettant en regard ceux concernant le développement

de l'enfant, l'auteur en vient à la question de la langue nationale et du locuteur. Damourette et Pichon croient en des structures mentales héritées par les races, critiquant pour cette raison aussi bien les travaux des linguistes étrangers sur le français (à commencer par Meyer-Lübke) que le bilinguisme :

Ne faut-il pas craindre que Saussure, malgré sa qualité de Romand et la clarté pénétrante, indéniablement toute française de son esprit, n'ait jusqu'à un certain point subi les inconvénients du bilinguisme (...) » (p. 156)

Cette discussion est l'occasion d'une réflexion plus générale sur le débat autour du concept chomskyen de « locuteur idéal » et de la signification qu'il faudrait accorder à la notion de « *native speaker* ».

Il est également fait crédit à Damourette et Pichon d'avoir fondé, parmi les premiers, une théorie de l'énonciation, se démarquant des hypothèses de Bally et prenant sa source dans une réflexion sur le discours rapporté et, plus généralement, dans la définition des termes *locuteur* et *allocutaire* :

(...) le langage suppose toujours deux termes psychiques, indispensables à sa production et inséparables l'un de l'autre ; d'une part, l'individu qui parle, le locuteur ; d'autre part, celui auquel il s'adresse, *l'allocutaire*. (1 § 50 p. 70, cité p. 171)

L'énonciation est appréhendée à partir de la genèse du langage chez l'enfant, en suivant les étapes définies par Piaget mais en prenant aussi des références dans l'œuvre d'E. Minkowski pour aboutir au concept de « nynégo-centrisme » où se retrouvent le moi-ici-maintenant benvenistien sous une forme synthétique apparue assez tard dans l'*Essai*. Autour de la racine *LOC* sont déployés des dérivés, notamment « délocutif » que reprendra, sans faire mention de ses inventeurs, É. Benveniste.

Cette partie est illustrée par une réflexion sur les temps, le *priscal* — le passé simple —, et sur les *struments personnels* — les pronoms —, en particulier dans la construction d'une différence entre « moi » et « je » et la possibilité d'une double forme pour « tu es celui qui me suivra / suivras », avant de conclure sur le discordantiel où se renouent linguistique et psychanalyse. Dans une perspective qui fera florès chez Lacan, après avoir été admise par Tesnière dans son cadre théorique, Damourette et Pichon scrutent la fonction du « ne » dit explétif (*discordantiel*), dans un exemple tel que « mais je ne puis nier que je *ne* me sente un peu négligé », par différence avec le « ne » de la négation qualifié de « forclusif ». Ces réflexions ne sont pas sans affinité avec les recherches freudiennes sur la *Verneinung* — que Lacan traduira par « dénégation ».

Le chapitre 3, le plus court (p. 201-232), s'intitule « L'inconscient national collectif en question ». Il s'ouvre par une étude sur l'une des propositions les plus stimulantes de Damourette et Pichon concernant la *sexuïsemblance* :

La sexuïsemblance n'étant pas une notion scientifique, mais intuitive et poétique, n'a pas pour base la notion scientifique du sexe, dans toute son extension biologique, mais bien uniquement les réactions impressives différentes provoquées par

l'un ou l'autre sexe. Ce sont donc avant tout les sexes de l'espèce humaine qui sont le point de départ de la métaphore sexuisemblantienne. (I, § 338, p. 419, cité p. 202)

Cette distribution en genres est conçue comme la marque des civilisations évoluées ainsi que le soutient Pichon à l'occasion d'une conférence en 1937 devant l'Institut de Psychanalyse de Paris sur le thème « le rôle du sexe dans la civilisation occidentale » où il souligne quel rôle joue l'identification à un sexe dans la constitution du moi et dans une division du travail qui laisse à l'homme la part publique et aux femmes les tâches domestiques.

Une dernière section sur la *sysémie* homophonique étudie l'étymologie populaire et l'attraction sémantique dans une orientation qui prend la suite de certaines propositions de Bréal et de Saussure et retrouve, une fois de plus, des hypothèses de Freud, voire de Jung.

En conclusion, V. Muni Toke confirme ce qu'elle avait posé au départ comme une hypothèse :

Ainsi, c'est plus précisément en linguistique que, délégitimés par manque d'identité institutionnelle, Damourette et Pichon n'auront cessé de légitimer leur discours sur le français par leur identité française : leur engagement maurassien est donc plus qu'une simple lubie nationaliste, il est le cœur même de leur investigation grammaticale, et en constitue un choix aux conséquences épistémologiques profondes. (p 229)

Comme le note à la toute fin de l'ouvrage l'auteur, après avoir rappelé ce que la théorie du locuteur et de l'énonciation éveille comme écho chez Benveniste et Chomsky, il semble paradoxal qu'un nationalisme linguistique aussi xénophobe fasse bon ménage avec des exemples tirés de l'oral dont certains, a priori réprouvés par le purisme, sont intégrés à l'analyse linguistique comme autant de pièces à conviction.

L'ouvrage se poursuit avec une bibliographie exhaustive de Damourette et de Pichon (à l'exception des articles médicaux) qui prolonge et complète celles qui l'ont précédée et, sur 48 pages, le relevé de tous les ouvrages mentionnés dans l'*Essai* tels qu'ils s'y trouvent cités, d'où des approximations qui sont celles des auteurs : ainsi, des deux références à Darmesteter, l'une ne donne pas le prénom (il s'agit d'Arsène), l'autre accole l'initiale de son frère, James, alors qu'il s'agit du même. Les auteurs cités plus de vingt fois sont Nyrop (73 fois), Meyer-Lübke (53 fois), Brunot avec ou sans collaborateur (48 fois), Meillet (37 fois), Littré (26 fois), Fouché (24 fois), Foulet et Darmesteter (22 fois chacun), Georges Gougenheim et Vaugelas (21 fois). Si Bréal est cité 16 fois, si Saussure et Guillaume sont mentionnés, on note qu'aucune référence n'est faite ni à Tesnière, ni à Freud (Janet apparaît une seule fois).

Figurent en annexe les dix courriers de Pichon à Tesnière, les sept de Tesnière à Pichon et les deux de Damourette à Tesnière dont sa lettre du 18 mars 1940 annonçant le décès de Pichon. Dans cette correspondance, les questions d'analyse grammaticale et de terminologie font l'objet d'une

discussion dès la première lettre de Pichon qui répond à l'envoi (non archivé) par Tesnière de son compte rendu de l'*Essai*. La suite des courriers est en lien avec la tentative que fait Pichon afin de faire reconnaître l'apport de la linguistique auprès des psychologues en rédigeant une communication pour le congrès de psychologie en 1937. Les versions abrégée et exhaustive de sa contribution, reproduites à la suite, reflètent la révision épistémologique entreprise dès la mort de Meillet, lequel avait tenu à conserver de l'enseignement de Saussure le postulat de la langue comme fait social. Un index des noms et un autre des notions complètent l'ensemble.

V. Muni Toke nous offre avec ce livre l'étude détaillée d'une œuvre qui a rebuté d'emblée plus d'un lecteur et a découragé la plupart des autres. En même temps qu'une introduction à la méthode de Damourette et Pichon, elle sait mettre en valeur quelques aspects saillants d'une entreprise qui a eu moins de postérité en linguistique (l'entreprise, conduite en dehors de l'université, ne facilitait pas le recrutement d'épigones) qu'en psychanalyse du fait de l'intérêt qu'elle a suscité chez Lacan. À tout prendre, pour en revenir au titre de ce livre, c'est finalement *national* (on pourrait dire « nationaliste ») qui importe puisque c'est autour de la distorsion qu'introduit dans les thèses un préjugé qui était bien de son temps qu'est appréhendée l'œuvre, en procédant à un examen d'ensemble qui sait choisir, pour approfondir l'analyse, quelques points nodaux (la psychologie dans la théorie, le rôle de l'oral et des fautes dans l'exemplification, la sexuisemblance dans la catégorisation). Une récapitulation synthétique aurait pu compléter l'ensemble d'un ouvrage qui se signale pour sa capacité à maîtriser une œuvre aussi difficile et aussi ample : nul doute qu'elle fera une suite bienvenue au présent ouvrage.

Gabriel BERGOUNIOUX

-
4. Viveka VELUPILLAI. — *An introduction to Linguistic Typology*. Amsterdam / New York, Benjamins, 2012, 517 p.

Une qualité remarquable de cette introduction à la typologie des langues est d'en être effectivement une. L'ouvrage est très maniable, à la fois pour une consultation ciblée sur une langue, une famille de langues ou des propriétés structurales ou aréales, et pour un usage didactique. D'une lecture aisée, c'est un manuel véritablement accessible aux débutants en typologie des langues et qui peut être aussi utilisé comme une initiation à la linguistique générale, sans préoccupation quantitative ni géolinguistique.

L'auteure (désormais 'VV'), qui s'est formée initialement en linguistique indo-européenne à l'université d'Uppsala avant de soutenir en 2002 sa thèse sur la langue créole de Hawaï au prestigieux *Max-Planck-Institute for Evolutionary Anthropology* de Leipzig, enseigne actuellement en Allemagne à l'université de Giessen. Après avoir évoqué quatre ouvrages antérieurs